

Tel était Fribourg en 1856 aux yeux de John Ruskin

Entre 1854 et 1856, l'écrivain anglais John Ruskin photographia à de nombreuses reprises la ville de Fribourg. Redécouvertes en 2006, 24 images inédites de cette époque enrichissent le catalogue raisonné de ses daguerréotypes qui vient de faire l'objet d'une somptueuse publication.



le blog culturel du journal



Rares sont les photographies qui montrent Fribourg avant le milieu des années 1860. C'est dire si la redécouverte de 24 images datées entre 1854 et 1856 a valeur de trésor. La récente publication de *Carrying off the palaces, John Ruskin's lost daguerreotypes* revient sur l'histoire romanesque de cette collection, dont le dernier rebondissement remonte au mois de mars 2006.

A Penrith, au nord de l'Angleterre, une vente aux enchères propose alors un lot intitulé « boîte en acajou datant du XIXe siècle, contenant des images du XIXe siècle sur métal ». Estimée entre 80 et 120 livres sterling, elle est finalement acquise au prix de 75000 £ par Ken et Jenny Jacobson, deux collectionneurs et marchands de photographies anciennes installés dans l'Essex.

Après un très soigneux programme de nettoyage, ces fameuses 188 plaques de cuivre révèlent enfin le secret qui a fait s'envoler les enchères : elles forment la partie manquante des daguerreotypes de l'écrivain et critique d'art John Ruskin (1819-1900). Des images que l'on croyait perdues depuis un siècle et qui complètent ainsi la collection déposée à la Ruskin Library de Lancaster.

Bâle, Sion, Thoune, le Cervin

Parmi ces quelque 325 daguerreotypes figurent 72 sujets suisses, ainsi que le montre ce catalogue raisonné des daguerreotypes. On y reconnaît Bâle, Sion, Ardon, sans doute la toute première image du Cervin, Rheinfelden, Thoune, Bellinzone et surtout Fribourg, présent sur 29 plaques, le noyau même de la partie suisse de cette collection prestigieuse.

Les photographies sont communément supposées être vraies et, au pire, elles le sont, dans le sens où un écho est le reflet fidèle d'une conversation dans laquelle on omet les syllabes les plus importantes et où on reduplique le reste.

Mais revenons au mitan du XIXe siècle, en 1845 pour être précis. Six ans après l'invention de la photographie par Louis Daguerre, John Ruskin acquiert ses premiers daguerreotypes lors d'un de ses nombreux voyages à Venise. Convaincu par cette technique, il achète rapidement le matériel et confie à son valet John Hobbs les manipulations.

A Venise, John Ruskin utilise le daguerréotype comme un outil pour esquisser la réalité. « Les photographies sont communément supposées être vraies et, au pire, elles le sont, dans le sens où un écho est le reflet fidèle d'une conversation dans laquelle on omet les syllabes les plus importantes et où on reduplique le reste », écrit-il dans *Modern painters IV* en 1860. En effet, outre l'impossibilité de reproduire les daguerréotypes à l'époque, Ruskin s'en sert surtout comme d'un carnet de notes pour ses dessins et ses aquarelles, qu'il publie dans des recueils tels *Stones of Venice* en 1853.

« Le plus grandiose »

L'année suivante, l'écrivain anglais photographie la rue principale et le château de Thoune. Comme en Italie, il se concentre sur des détails architecturaux, quelques années seulement après la célèbre Mission héliographique en France, racontent Ken et Jenny Jacobson dans leur ouvrage où l'érudition n'a d'égal que la beauté des clichés. Peu après, il prend ses premiers clichés de Fribourg, qui demeure à ses yeux « la dernière importante ville médiévale de montagne encore en l'état ».

L'autre jour, j'ai esquissé à la hâte les tours de Fribourg depuis l'Hôtel Zaehringen, se souvient-il en 1860. Le jour suivant, j'ai daguerréotypé les tours et ce relevé sans exagération, avec les détails dûment peints, n'est pas seulement plus juste, mais infiniment le plus grandiose des deux.

En 1856, il revient sur les bords de la Sarine avec son valet Frederick Crawley et l'ambitieux projet de consacrer un recueil de gravures à diverses villes suisses menacées par la disparition de leur patrimoine bâti. A Fribourg, il photographie la tour de Romont, qui sera démolie quelques mois plus tard, là même où fut exhibée la tête de Nicolas Chenaux le 5 mai 1781. Il consacre plusieurs plaques à la tour Rouge, à la porte de Berne, à la chapelle de Lorette. « L'autre jour, j'ai esquissé à la hâte les tours de Fribourg depuis l'Hôtel Zaehringen, se souvient-il en 1860. Le jour suivant, j'ai daguerréotypé les tours et ce relevé sans exagération, avec les détails dûment peints, n'est pas seulement plus juste, mais infiniment le plus grandiose des deux. »

Emancipé de l'orthodoxie

« Non seulement Ruskin se fiche de la perfection technique et considère ce genre de vue comme un défi, analysent Ken et Jenny Jacobson. Mais surtout, il s'émancipe de l'orthodoxie des règles de composition en vigueur à cette époque. » Ainsi, il propose un cadrage osé de la chapelle Saint-Béat, il fait pencher la fontaine de la Fidélité, à la rue de la Palme, et propose une contre-plongée saisissante sur le couvent des Augustins.

Malgré son implication depuis plusieurs années dans la photographie, John Ruskin peut toutefois être toujours considéré comme un "amateur naïf"

Aujourd'hui, 160 ans après leur prise de vue, les images de John Ruskin montrent un Fribourg immuable dans ses murs. Seules quelques façades à remplages (bas-reliefs au-dessus des fenêtres) ou cette mesure au Karrweg ont disparu. Pour le reste, il faut chercher dans le détail des daguerréotypes pour vraiment se retrouver dans le passé. A l'image de cette époustouflante vue du quartier de l'Auge, où un étrange personnage flou transporte le spectateur dans la réalité de 1856. « Malgré son implication depuis plusieurs années dans la photographie, John Ruskin peut toutefois être toujours considéré comme un "amateur naïf", décrivent les auteurs du livre.

A l'inverse de certains "amateurs sophistiqués", il était trop occupé pour y consacrer tout son temps. De même, un photographe professionnel (n.d.l.r. : aucun n'était encore installé à Fribourg à cette époque) y aurait sans doute vu une grande difficulté de réalisation et peu de valeur commerciale. »

Cette ambition d'amateur, Ken et Jenny Jacobson la comparent à celle de Girault de Prangey, dont le Musée gruérien possède une collection de 61 daguerréotypes (plusieurs sont reproduits dans cet ouvrage). Les deux érudits partagent un singulier attachement aux détails architecturaux, aux formes géologiques, à l'expérimentation formelle, à l'amour des voyages. Et, comme Girault de Prangey, Ruskin préféra l'aquarelle à la restitution photographique de la réalité, car « le daguerréotype, malgré ses qualités, échoue à convertir les impressions ressenties sur place ».

Fribourg tel que l'a vu John Ruskin

REDÉCOUVERTE. En 2006, un collectionneur retrouvait en Angleterre vingt-trois photographies inédites de la ville de Fribourg. Des daguerréotypes réalisés par l'écrivain John Ruskin et son valet Frederick Crawley entre 1854 et 1856. En attendant la publication d'un livre en 2013, reportage dans la banlieue de Londres à la redécouverte de ce trésor.

CHRISTOPHE DUTOIT

Cette histoire tient autant du conte de fées que du roman épique. En mars 2006, un couple de collectionneurs acquiert une boîte de vieilles photographies dans une vente aux enchères en Angleterre. Comme on achèterait un vieil album dans une brocante...

Sauf que, à l'intérieur de cette boîte insignifiante, Jenny et Ken Jacobson identifient la partie manquante de la collection de daguerréotypes ayant appartenu à John Ruskin, célèbre écrivain anglais du XIX^e siècle. Et, parmi ces 188 images fixées sur plaques de métal, cinquante-huit montrent la Suisse et les Alpes et vingt-trois se concentrent sur la ville de Fribourg entre 1854 et 1856. On y découvre notamment des vues de la vieille ville prises depuis la terrasse de l'Hôtel Zaehringen ou de la route de Bourguillon, des images de la tour Rouge, du couvent des Augustins, des chapelles de Lorette ou de Saint-Béat, de la fontaine de la Fidélité à la rue de la Palme ou des façades à remplages gothiques à la rue de la Neuveville. Mieux encore, le couple est par-

plus que l'inventaire manuscrit que John Ruskin a tenu de ses photographies ne comptait que sept images suisses. Mis à part un daguerréotype du pont de Zaehringen, pris par Emile Dechalotte au début des années 1840, il n'existe qu'une infime quantité de photographies de Fribourg avant 1860.

Six ans après cette incroyable redécouverte, Jenny et Ken Jacobson ont ouvert à *La Gruyère* les portes de leur cottage dans la campagne de l'Essex. Entre-temps, les collectionneurs et marchands de photographies depuis quarante ans sont devenus incollables sur leur prestigieuse collection.

Ils racontent: «John Ruskin a séjourné à plusieurs reprises à Fribourg entre 1854 et 1856. Il s'était mis en tête de consacrer un recueil de gravures à sept villes suisses, un ouvrage historique qui n'a jamais vu le jour.»

La magie du daguerréotype

Il reste toutefois de cette utopie les traces photographiques, qui lèvent, 155 ans plus tard, un nouveau voile sur la ville de Fri-

bourg. Car, en compagnie de son valet Frederick Crawley, l'écrivain anglais a parcouru la cité avec son daguerréotype, premier procédé photographique mis au point par le Français Louis Daguerre en 1839. Testé pour la première fois en Italie quelques années auparavant, cet

instrument fascine John Ruskin: «Il s'agit de presque la même chose que d'emporter le palais lui-même, le moindre fragment et la moindre tache sont là. C'est comme si un magicien avait réduit la réalité pour pouvoir la transporter dans un monde enchanté.»

Illisibles au moment de leur achat en 2006, les vingt-trois daguerréotypes de Fribourg ont été restaurés et foisonnent aujourd'hui de leurs couleurs d'autant et d'une infinité de détails qui leur confèrent, malgré quelques griffures et autres imperfections, une beauté indéniable.

«Fribourg, la dernière»

Aux yeux de John Ruskin, Fribourg représente beaucoup d'attraits: «Elle conserve beaucoup d'aspects qu'elle avait aux XIV^e et XV^e siècles et demeure la dernière importante ville médiévale de montagne encore en l'état», note-t-il en 1856.

«L'autre jour, j'ai esquissé à la hâte les tours de Fribourg depuis l'Hôtel Zaehringen, écrit-il en 1860 dans *Modern Painters IV*. En dessinant d'après nature, même en vitesse, je n'ai pas l'habitude d'exagérer suffisamment pour illustrer ma pensée. Le jour suivant, j'ai daguerréotypé les tours et ce relevé sans exagération, avec les détails dûment peints, n'est pas seulement plus juste, mais infiniment le plus grandiose des deux. Cependant, ma première ébauche transmet, à certains égards, une idée plus juste de Fribourg.»

Lui qui se targue de «dessiner pierre après pierre» trouve la photographie à la fois séduisante et décevante: «Les photographies sont communément supposées être vraies et, au pire, elles le sont, dans le sens où un

écho est le reflet fidèle d'une conversation dans laquelle on omet les syllabes les plus importantes et où on reduplique le reste.» A cette époque, John Ruskin remarque à quel point le daguerréotype, malgré ses qualités, «échoue à convertir les impressions ressenties sur place.»



Cette image de la fontaine de la Fidélité, à la rue de la Palme, fait partie des vingt-trois daguerréotypes inédits de Fribourg issus de la collection John Ruskin, redécouverts en 2006 par les collectionneurs Jenny et Ken Jacobson, installés dans la banlieue de Londres. REPRO CHRISTOPHE DUTOIT

Du coup, il utilise la photographie comme un outil à esquisser la réalité et il continue en parallèle de dessiner d'après nature. Parfois, il puise même son influence sur le daguerréotype, comme sur cette vue du pont de Berne, où l'aquarelle reprend la composition de la photographie.

Esquisses pour la gravure

Depuis quelques années déjà, Ruskin parcourait le sud de l'Europe avec un crayon et un carnet de croquis dans la main. Dès 1845, il achète ses premiers da-

guerréotypes à Florence et à Venise. «Il a sans doute mandaté un photographe français installé en Italie pour prendre des daguerréotypes, analyse Ken Jacobson. Au palais des Doges, par exemple, il a dû utiliser des échelles ou des échafaudages pour photographier des détails d'architecture qui lui serviraient d'esquisses pour les gravures de son livre *Les pierres de Venise*, paru en 1853.»

Dans la magnifique bibliothèque de leur cottage, Jenny et Ken Jacobson ne se lassent pas

de montrer leur collection aux visiteurs de passage. «Comme souvent lors de ses voyages, John Ruskin se plaint des changements irrévocables qui touchent les lieux qu'il apprécie», explique l'Américain. En effet, après la crise du Sonderbund, la Suisse entre dans la modernité avec l'adoption de sa nouvelle constitution en 1848. A Fribourg, les remparts médiévaux sont rasés et de nombreuses tours sont détruites pour agrandir la ville qui connaît, en 1862, l'arrivée du chemin de fer.

En 1878, John Ruskin se morfond: «J'ai passé les étés d'une demi-douzaine d'années à collectionner du matériel pour faire des gravures de Fribourg, Lucerne et Genève. Mais j'ai dû abandonner cette idée, car l'envie folle de modernité détruit toutes ces villes avant que je n'aie pu les dessiner, avec l'insertion d'hôtels et de maisons de jeux aux endroits exacts où ils tuent l'effet de l'ensemble.»

Qu'importe, John Ruskin et Frederick Crawley concentrent alors leur énergie à photogra-

phier la nature. A Chamonix, en Valais ou à Bellinzone, ils photographient des rochers et des détails géologiques, comme peu de pionniers l'ont fait avant eux. Quelques années auparavant, en août 1849, l'Anglais avait même été le premier à prendre un daguerréotype du Cervin, quelques heures avant son «concurrent» Gustave Dardel.

Déjà exposés à Paris

En 1858, au terme d'un périple qui s'achève à Turin, John Ruskin remet son daguerréotype.

Touche-à-tout de génie

Né en 1819 à Londres, John Ruskin fait partie de ces touche-à-tout qui ont éclairé de leur talent le XIX^e siècle. Fils unique d'un riche marchand de vin, il voyage avec ses parents dès son adolescence. En 1833, il découvre ainsi la Suisse, et plus particulièrement Fribourg, lors d'un premier séjour qui marquera profondément son œuvre.

Dès 1843, John Ruskin entame l'écriture de *Modern Painters*, un recueil d'essais sur l'art en cinq tomes influencé par ses voyages en Italie, en France et en Suisse. Dès 1845, il achète ainsi des vues de Venise et de Florence sous la forme de daguerréotypes, premier procédé photographique dévoilé six ans auparavant. Rapidement, il acquiert lui-même le matériel nécessaire et laisse à ses valets John Hobbs et Frederick Crawley le contrôle des aspects techniques.

Jusqu'en 1858, John Ruskin constitue ainsi une collection de plus de 300 daguerréotypes (dont 84 sujets suisses), qu'il utilise parfois comme inspiration pour les aquarelles ou les gravures illustrant ses ouvrages. Par la suite, l'écrivain, poète, musicien, critique d'art, économiste se consacre à la publication de ses œuvres (39 volumes en tout), jusqu'à sa mort en 1900, dans sa maison de Coniston, au nord de l'Angleterre. CD

Depuis quelques années en effet, la photographie sur papier a rendu obsolètes ces étranges images sur plaques argentées.

Des images qui resurgissent aujourd'hui du passé et que le regard actuel apprécie comme des chefs-d'œuvre. D'ailleurs, bien que la collection de Jenny et Ken Jacobson soit encore inédite, plusieurs pièces ont déjà été exposées dans des musées prestigieux, comme à la National Gallery of Art, à Washington, ou au Musée d'Orsay, à Paris. Et peut-être bientôt à Fribourg? ■



Datée de 1856, cette aquarelle de John Ruskin montre la vieille ville et les falaises de Fribourg. RUSKIN LIBRARY

La collection suisse exposée à Lancaster

Jusqu'au 5 avril, la Ruskin Library de Lancaster (*photo*) consacre une exposition à la partie suisse de sa collection sous le titre *Magnifiques effets: les daguerréotypes suisses de John Ruskin*. Ce troisième dévoilé six ans auparavant. Rapidement, il acquiert lui-même le matériel nécessaire et laisse à ses valets John Hobbs et Frederick Crawley le contrôle des aspects techniques.

Jusqu'en 1858, John Ruskin constitue ainsi une collection de plus de 300 daguerréotypes (dont 84 sujets suisses), qu'il utilise parfois comme inspiration pour les aquarelles ou les gravures illustrant ses ouvrages. Par la suite, l'écrivain, poète, musicien, critique d'art, économiste se consacre à la publication de ses œuvres (39 volumes en tout), jusqu'à sa mort en 1900, dans sa maison de Coniston, au nord de l'Angleterre. CD

son compatriote, le peintre William Turner, dont il possède un certain nombre d'œuvres et qu'il considère comme une influence majeure. Souvent, il se retrouve face aux mêmes paysages et face au choix de les dessiner de manière «pure, comme s'ils se reflétaient dans un miroir» ou de façon «turnérienne, en rendant sur le papier l'impression qu'ils ont laissée dans notre esprit».



Cinq images de Fribourg

Ce questionnement fondamental se poursuit dans la seconde salle, où le visiteur découvre la vision plus urbaine que John Ruskin avait de la Suisse. Les cinq daguerréotypes de Fribourg appartenant à la collection Whitehouse sont exposés: deux vues aériennes du pont de Berne et du quartier de l'Auge, une vue de la porte de Berne et de la tour des Chats, une autre de la tour Rouge et, enfin, une image de la façade gothique de la tannerie Deillon, à la rue de la Neuveville 46. Des images connues depuis longtemps par les spécialistes, mais rarement exposées en public.

La visite s'achève avec les grandes étapes des voyages helvétiques de l'écrivain. On retrouve ainsi des daguerréotypes pris à Bâle (la célèbre fontaine du Fish Markt), à Thoune, ainsi qu'à Rheinfelden et à Bellinzone, deux sites où John Ruskin laisse libre cours tant à son amour de la géologie qu'à sa vision avant-gardiste de la conservation du patrimoine. «En revanche, il n'a sans doute pas pris de daguerréotype à Lucerne, contrairement à ce que certains pensaient», conclut le conservateur Stephen Wildman. CD

Info: www.lancs.ac.uk/users/ruskinlib

Une boîte estimée à 80€

En mars 2006, la maison Penrith Farmers' & Kidd's prépare sa prochaine vente aux enchères dans la bourgade de Penrith, au nord de l'Angleterre. Le lot 132 s'intitule laconiquement «boîte en acajou datant du XIX^e siècle, contenant des images du XIX^e siècle sur métal». Son prix est estimé entre 80 et 120 livres sterling (soit entre 180 et 270 francs suisses).

Le jour de la vente, les enchères s'affolent en moins de deux minutes. Sous le marteau du commissaire-priseur, le lot 132 est vendu pour la somme de 75000 £ (170000 fr.) à Ken Jacobson, collectionneur et marchand de photographies américain installé de longue date en Angleterre.

Images invisibles

«La boîte contenait des daguerréotypes en très mauvais état, raconte aujourd'hui Ken Jacobson. La plupart des images étaient invisibles. Mais, au dos d'une plaque, on a déchiffré l'inscription E 28. Avec mon épouse Jenny, on a rapidement com-

pris qu'il s'agissait de la collection John Ruskin. Car on connaissait un inventaire de ses daguerréotypes. Ce numéro correspondait à la place Saint-Marc, à Venise. Et on voyait effectivement Venise sur cette image...» Pour l'anecdote, il se murmure que les organisateurs de la vente avaient, quant à eux, lu *Vienna* au lieu de *Venice*.

Après une minutieuse restauration, qui leur a rendu tout leur lustre, les 188 daguerréotypes acquis par Ken Jacobson se révélaient bien être la seconde partie de la



collection Ruskin, que d'aucuns imaginaient perdue depuis longtemps. Depuis 1931, on connaissait en effet l'existence de 125 plaques ayant appartenu à l'écrivain. Elles avaient été achetées par le collectionneur John Howard Whitehouse pour quelques shillings (une poignée de francs) et font partie, depuis 1999, du fonds de la Ruskin Library, à Lancaster.

Un livre et une expo en 2013

Depuis six ans, Jenny et Ken Jacobson (*photo*) consacrent leur vie presque exclusivement à la mise en valeur de leur trésor. Après avoir identifiés les plaques, notamment lors d'une visite à Fribourg en 2009, le couple met actuellement la touche finale à un livre qui devrait paraître en 2013, en même temps qu'une exposition. Quant à la collection elle-même (estimée à plusieurs millions de francs), Ken Jacobson hésite encore à la vendre... CD

Info: www.jacobsonphoto.com



Lors de leurs deux séjours à Fribourg, en 1854 et en 1856, John Ruskin et son valet Frederick Crawley ont réalisé plusieurs daguerréotypes, notamment de la porte de Romont (à gauche), détruite en 1856 – là où la tête de Nicolas Chenaux fut exposée au public le 5 mai 1781 après que sa révolte eut échoué – de la chapelle Saint-Béat dans la vallée du Gottéron (2^e depuis la gauche), de la maison Mooses et du pont de Berne (avec l'aquarelle probablement réalisée d'après ce daguerréotype) et d'une mesure à l'endroit où se trouve actuellement l'usine hydroélectrique de Maigrange-Oelberg (à droite). REPROS CHRISTOPHE DUTOIT / BRITISH MUSEUM

